

Périf en la demeure

Le mal de Paris de Régine Robin, Stock, 344 p.

Pierre Popovic

Numéro 251, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2015). Compte rendu de [Périf en la demeure / *Le mal de Paris* de Régine Robin, Stock, 344 p.] *Spirale*, (251), 9–11.

Périf en la demeure

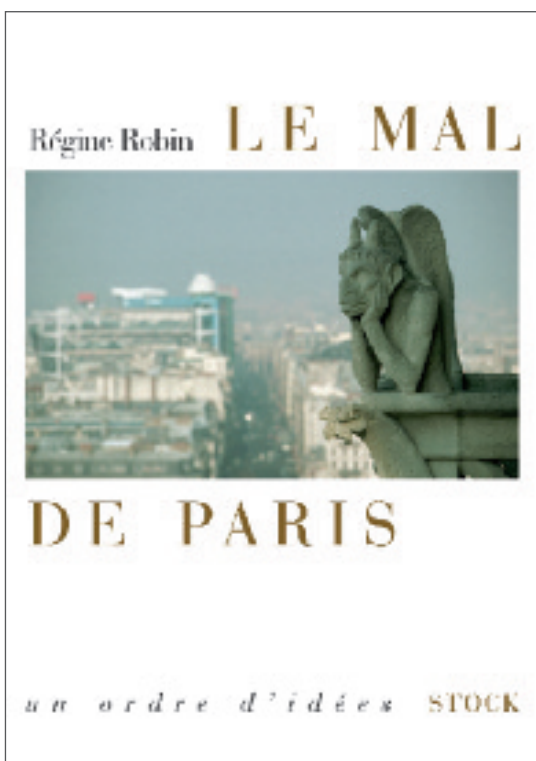
PAR PIERRE POPOVIC

LE MAL DE PARIS

de Régine Robin

Stock, 344 p.

Le mal de Paris prend acte du diagnostic posé à maintes reprises par des sociologues, des urbanistes ou des historiens de la ville dans leurs travaux récents¹ : la ville de Villon et de Mistinguett ne va pas bien. Ils le fondent sur l'observation de trois phénomènes lourds. Les modifications et aménagements de la capitale française ont visé à faire valoir le patrimoine et sa spectacularisation rentable. Le commerce, la spéculation immobilière, la gestion de la ville ont été liés à la volonté de satisfaire les touristes, lesquels ont avec la ville une relation de consommation limitée dans le temps et non un souci d'habitation durable, avec tout ce qu'un tel souci implique. La ville est gagnée par une uniformisation culturelle et sociale dont la cause la plus obvie est un embourgeoisement expansif, c'est-à-dire l'envahissement des quartiers populaires par les classes supérieures, au détriment des ouvriers et des fractions basses des classes moyennes refoulées *extra muros* (i.e. au-delà des boulevards des marchés et du périphérique) à la suite de la montée du prix des loyers et de la cherté de la « vie parisienne ». L'une des tâches à laquelle s'attelle *Le mal de Paris* est de projeter ce diagnostic sur la moyenne durée d'un siècle, *grosso modo* de la fin du XIX^e siècle à nos jours, ce qui mène à isoler une constante : la ville, « en déplaçant ses ceintures à travers les siècles, a toujours exporté ce dont [sa gouvernance] voulait se débarrasser ». L'essai suit les rebonds de



cette excommunication en privilégiant trois nœuds historiques importants : les années 1920 et 1930 (grands travaux destinés à venir à bout des bidonvilles de la « Zone », situés juste au-delà des anciennes fortifications), les années 1955-1975 (construction du périphérique et restructuration des banlieues), les années 1990 et 2000 (phase finale de désindustrialisation, relégation des classes populaires et des pauvres dans la périphérie éloignée, la banlieue proche étant dorénavant occupée par les immigrants de deuxième et de troisième génération).

PARIS MUSÉIFIÉ ! PARIS TOURISTIFIÉ ! PARIS EMBOURGEOISÉ !

L'originalité et la force du livre proviennent de deux façons de lire la ville.

La première consiste à corréler le devenir urbain de la capitale à l'histoire de ses représentations culturelles, littéraires et artistiques de manière à montrer comment les trois phénomènes susdits (muséification, touristification, embourgeoisement) ont été traités par le cinéma et la littérature. Si plusieurs œuvres commentées en ont proposé une lecture critique et perspicace (Modiano, Perec, Konopnicki), la tendance dominante a été celle d'une adaptation au goût du jour d'un répertoire figé de stéréotypes et de clichés. Ces derniers composent un Paris kitsch, dont les destinataires sont à la fois les touristes potentiels et les « bobos » (abréviation de « bourgeois bohèmes »),

héritiers ou dotés, dont le rôle est désigné avec ironie et mépris à plus d'une reprise dans l'essai. Cette petite bourgeoisie intellectuelle occupe désormais les quartiers centraux et elle aime à surenchérir son *pedigree* en s'identifiant aux traces d'un vieux Paris « romantique », « populaire » et « authentique », qui ne se survit guère plus que par des ersatz et des simulacres. *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet et *Midnight in Paris* de Woody Allen sont aux yeux de l'essayiste le pompon riquiqui de cette boboisation. Mais le mal est

plus large que cela. En agrandissant l'angle de vue et en arpentant des corpus contemporains, Régine Robin en vient à pointer un assèchement sémiotique des représentations de la ville. Tout se passe comme si elles s'étaient évidées de l'intérieur sur le plan du sens. Paris devient une carte postale sépia qui ne cesse d'être envoyée à tout vent. Nombre de textes et de films, à l'instar des discours officiels et des guides touristiques, recyclent des *chromos* qui se sont succédé au cours du premier xx^e siècle : le luxe de la Belle Époque, les entrées Art nouveau du métro, les « p'tites femmes » et les néons de Pigalle, le baiser de la photo de Doisneau, la goualeuse et l'accordéoniste, les caves de Saint-Germain, l' amoureux solitaire passant sous un réverbère qui illumine le trottoir mouillé par le véritable crachin de Chez Crachin au son de

intégration prend plusieurs formes. Une section entière du livre (« Nous les Mouchottiens : Montparnasse ») est consacrée au quartier de la gare Montparnasse, où elle habite, à ses trajets, à ses cinémas ou à ses cafés favoris. Des séquences en italiques viennent ici et là ajouter un contrepoint intime à la description des transformations de la configuration urbaine ou au commentaire de quelques œuvres littéraires ou cinématographiques. Elles rendent sensible la manière dont les subjectivités sont traversées et bouleversées par l'incessante transformation urbaine, ainsi que le montrent ces lignes : « *Peu de souvenirs aujourd'hui du détail des opérations mais des images fulgurantes de jets d'eau puissants qui démolissaient les murs. Elle a vu sa chambre tomber avec des pans de murs restés accrochés dans le vide. Un grand*

cupant nazi et la police de Vichy. La petite fille a survécu et a réussi à tirer de ce voisinage avec la barbarie l'idée qu'il n'est rien de mieux que d'abolir les ghettos et de traverser les barbelés, qu'ils soient réels ou imaginaires.

MAIS... PARIS LIBÉRÉ !

Le culturalisme de la démarche et le legs issu du rapport personnel avec la ville conduisent à la thèse ardemment défendue par *Le mal de Paris*. Pour redonner de la vitalité à la ville et à son complexe imaginaire, la première chose à faire est de critiquer et de congédier cette idéologie d'Astérix, qui n'a d'yeux que pour une capitale retranchée qui résiste encore et toujours aux envahisseurs quand bien même ils ne l'envahissent pas. Fort de quoi, il s'agira de franchir une bonne fois pour toutes les trente-cinq portes, d'intégrer les banlieues dans un grand tout de sorte à bâtir et à faire naître le « *Grand Paris* », une métropole de dix millions d'habitants ouverte aux mixités sociales et socioculturels. L'ennemi de cette entreprise ? Le *périf* ! L'asphalté, mais aussi celui qui squatte les ménages.

Un tel projet, on s'en doute, demande une mutation profonde des mentalités et une refonte complète du territoire (sur tous les plans : infrastructures, transports, services, gestion administrative, etc.). Aussi ne se fera-t-il pas en un jour, s'il se fait. Pour provoquer la chance, Robin fait assaut d'optimisme. Des enquêtes sociologiques et des polars décrivent des banlieues traversées de tensions sociales et communautaires graves, en proie à des violences liées au commerce de la drogue et d'autres produits illicites. *Le mal de Paris* ne les ignore pas, mais il refuse de tout résumer à cela et s'efforce de recueillir tous les indices d'une vie en banlieue moins noire que ce que les médias de grande diffusion veulent bien en dire. Sur son versant prospectif, l'essai est le plus convaincant quand il met en évidence des éléments actuels qui indiquent la possibilité de l'émergence de ce « *Grand Paris* » : mise en place d'une technopole escortée de galeries d'art contemporain du côté de Saint-Denis, installation de lignes de transport qui sautent et les maréchaux et le périphérique, développement d'une vie culturelle dynamique

Régine Robin en vient à pointer un assèchement sémiotique des représentations de la ville. Tout se passe comme si elles s'étaient évidées de l'intérieur sur le plan du sens. Paris devient une carte postale sépia qui ne cesse d'être envoyée à tout vent.

J'ai deux amours en version instrumentale, etc. Cet album iconologique a été et reste si répété qu'il est devenu une nuisance et un « *trop-plein* » : il sature l'espace symbolique, est en rupture totale avec la vie réelle de la ville et génère à n'en plus finir une fascination nostalgique dont tout visiteur est gavé à son corps défendant. *Le mal de Paris* dresse l'inventaire de cette matrice imaginaire et l'analyse en termes idéologiques : elle pousse si bien au conformisme, au *statu quo*, au repli sur soi et à l'éternel retour des commémorations narcissiques qu'elle anesthésie la ville de façon mortifère. Poétiquement comateuse, la cité qui, selon Hugo, devait avoir « *sur la terre une influence de centre nerveux* » n'a plus à offrir qu'un rêve de simili-plage annuelle, à la honte même de la Seine.

La deuxième façon consiste à intégrer la relation personnelle que l'essayiste entretient avec Paris dans le fil de la prose. Cette

silence. Les gens regardaient, le regard fixe, ébahis. C'était toute une partie de leur existence qui s'en allait. » Mais l'aspect le plus fascinant et le plus actif de cette intégration est la mobilisation de la ville d'enfance, cette ville dont Pierre Sansot disait naguère qu'elle était le rêve complexe et mouvant à travers lequel nous allons toujours à une ville. Ici, c'est d'une enfance dans un quartier populaire des années 1930 et 1940 qu'il s'agit, enfance belleilloise d'une petite fille joyeuse et vive, enfance des premières marches en ville, des premiers chagrins, des escapades secrètes, des huées envoyées à la tombe de Thiers quand la classe d'école allait en pèlerinage annuel déposer une rose au mur des Fédérés, enfance de la vie d'une famille pauvre de sous mais riche d'amour et d'esprit, enfance soudainement meurtrie par la guerre et, surtout, enfance d'une fillette traquée à mort comme tous les siens lors des rafles et de la répression des Juifs perpétrées par l'oc-

dans maintes petites villes des alentours parisiens, ouverture de plusieurs sièges sociaux et d'entreprises dans l'extérieur proche de la capitale (le prix du mètre carré y est d'ailleurs moins cher),

tives salutaires pour démontrer que les banlieues sont elles aussi habitées par de l'historique et du culturel, de sorte qu'elles seraient sublimes par l'écriture et la photo. Soit, il y avait effective-

leur *background* culturel. Des noms? Abdelwahab Meddeb, Abdel Hafed Benotman, Santiago Gamboa, Julian Rios. Ces écrivains ont fait et font valoir la diversité polémique des lectures possibles du *Petit Paris*, si je puis dire ainsi. Leurs œuvres s'opposent de ce fait à la sclérose patrimoniale. Par ailleurs, sur un terrain plus immédiatement sociopolitique, n'aurait-il pas été bon de consacrer une section aux lests mentaux, aux résistances, aux dangers qui guettent le projet du « *Grand Paris* » et qui pointent déjà à l'horizon? L'habituel jacobinisme social et administratif qui fait que les actions socioculturelles sont *toujours* décidées par des technocrates et *toujours* conçues par des professionnels « officiels » qui ne font *jamais* appel aux gens qui vivent dans les quartiers et les territoires concernés n'est-il pas une nuisance bien plus importante que l'embourgeoisement *intra muros*? L'absence d'une politique culturelle urbaine véritable, autre que celle qui se limite sempiternellement à faire de la promotion (Céline Chose fait Bercy et Johnny Machin le stade de France), pensée en longue durée, c'est-à-dire en fonction d'un tissu social à revitaliser, a-t-elle des chances de disparaître, et si oui, par quels miracles? L'inexistence coutumière *so french* de toute articulation cohérente entre les plans de rénovation urbaine et la vie sociale proprement dite, va-t-elle continuer de gouverner en gouvernement jusqu'à l'écœurement définitif? Ces critiques rapides et ces questions signifient que *Le mal de Paris* est un excellent essai : il est impossible de le lire sans avoir envie d'en débattre et de lui donner des prolongements. ─

Le mal de Paris propose une vision de l'avenir de Paris pleine de sens et passionnante, mais il parle d'une ville qui tient si bien à cœur à tous ceux qui la connaissent qu'il leur est impossible de ne pas grogner en le lisant et de ne point lui chercher bisbille.

reconnaissance et valorisation des nouvelles forces vives nées *in situ* (groupes de jeunes, organismes communautaires et culturels) et travaillant dans les actuelles banlieues à l'amélioration de la circulation des idées et des gens. Il y a là un immense travail d'animation socioculturelle à (re)mettre en place² et à promouvoir. Pour le préparer et le rendre pensable, Robin en appelle aux écrivains, aux artistes, aux cinéastes, aux chanteurs, à tous ceux qui sont et seront capables de donner à la nouvelle ville des représentations, des histoires, des langages, desquels naîtront un nouveau récit global et des assises imaginaires solides.

RONCHONNEMENTS ET QUESTIONS

Le mal de Paris propose une vision de l'avenir de Paris pleine de sens et passionnante, mais il parle d'une ville qui tient si bien à cœur à tous ceux qui la connaissent qu'il leur est impossible de ne pas grogner en le lisant et de ne point lui chercher bisbille. Il y a des défauts. À force de prendre un parti pris optimiste, l'essai force quelquefois un brin la note ou pêche par omission. Il ne m'arrivera jamais, je le jure, de tomber en pâmoison devant un échangeur d'autoroutes ni de trouver de l'espoir dans le fait que des gens habitent dans des *no man's land* intercalaires entre un centre urbain et ses abords, ce que je ne souhaite à personne et surtout pas à moi-même. Robin cite *Zones* de Jean Rolin et *Les passagers du Roissy-Express* de François Maspero et Frantz Anaiik comme exemples de tenta-

ment là de belles intentions, mais s'arrêter là, c'est oublier que les deux livres dérivent tôt vers le même échec prévisible, celui qui guette tout anthropologue quand il importe sa vision du monde sur les lieux qu'il découvre. L'analyse brève de certains polars dont l'action est située dans les ZUS (« *Zones Urbaines Sensibles* » [sic]), tels *Bien connu des services de police* de Dominique Manotti et *Angle mort* d'Ingrid Astier, conclut et regrette que leur univers romanesque ne comporte « aucune espérance ». Il y a mieux à en tirer. D'une part c'est pour cela que ces romans sont bons, d'autre part c'est par là qu'ils ont une force critique : ils affirment en effet que le pouvoir fait partie de l'émeute, que le régime de gouvernance est partie intégrante de la violence sociale et institutionnelle, car celle-ci prolonge le *statu quo* et la discrimination. Ce faisant, ils en appellent eux aussi, par antiphrase, à l'avènement d'une autre ville. Sur le plan des corpus mobilisés, il est dommage que deux types de textes n'aient pas été retenus. Ce que l'on a appelé – de manière peu heureuse – la « littérature beur » comporte des auteurs qui ont donné une consistance aux altérités sociales et culturelles extérieures à la ville dite historique et qui, à ce titre, auraient dû être considérés. Des noms? Ahmed Zitouni, Leïla Sebbar, Kassa Houary, Paul Smail [Jacques Alain Léger], Gauz. Même remarque pour des romanciers qui, tout en connaissant très bien de l'intérieur le Paris actuel, en proposent des lectures très critiques et novatrices parce qu'ils ont un point de vue décalé sur lui en raison de

1. Voir par exemple Anne Clervaux, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, La Découverte, 2013 ; Eric Hazan, *Paris sous tension*, La Fabrique, 2012 ; Michel Kokoreff, *Sociologie des émeutes*, Payot, 2008 ; Didier Lapeyronnie, *Ghetto urbain*, Robert Laffont, 2008 et Philippe Meyer, *Un Parisien à travers Paris*, Robert Laffont, 2009.

2. Ce travail était autrefois pris en charge par le parti communiste, à l'époque de la « banlieue rouge » de Paris. Le communisme ayant connu la débâcle que l'on sait, rien n'est venu remplacer la tessiture sociale et culturelle qu'il assurait (à sa manière, bien entendu).